

Des « hommes de plumes » parmi les « hommes d'épée » : sociabilités journalistiques et reportages de guerre en France entre 1866 et 1877.

VÉRONIQUE JUNEAU

Doctorante

Université Laval

Médias 19

veronique.juneau.1@ulaval.ca



et article propose l'analyse d'un phénomène discursif, la représentation de soi, au sein d'un genre journalistique, le reportage de guerre, à partir du concept de sociabilité, entendu ici au sens large, soit comme forme d'interaction, en tant que pratique relationnelle « *mettant de l'avant les notions de solidarités, d'amitié et d'hostilité au sein d'un microcosme particulier* » (Racine et Trebitsch, 1992 : 12). En portant une attention toute particulière aux traces de relations journalistiques que dessine le reportage de guerre, nous souhaitons faire ressortir les paramètres de sociabilités qui entourent la figure du correspondant de guerre, en France, dans un corpus d'articles publiés entre 1866 et 1877. Nous avons choisi de circonscrire le champ de notre d'analyse textuelle à l'intérieur de repères précis, en invoquant l'apparition du substantif *reporter* dans les correspondances de guerre de 1870, comme une sorte de point focal historique. Cette appellation, employée par les journalistes eux-mêmes, qui se désignent peu à peu comme tels dans leurs textes, sera retenue comme une ligne de partage, certes fragile, mais utile entre une période antérieure de la correspondance de guerre, celle de la troisième guerre d'indépendance italienne de 1866, et une autre, celle de la guerre russo-turque de 1877. Outre ce critère relatif à la notion de statut, il ressort également que ces trois conflits constituent des temps forts de la pratique du reportage de

Pour citer cet article

Référence électronique

Véronique Juneau, « Des « hommes de plumes » parmi les « hommes d'épée » : sociabilités journalistiques et reportages de guerre en France entre 1866 et 1877. », *Sur le journalisme, About journalism, Sobre jornalismo* [En ligne], Vol 5, n°1 - 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016.

URL : <http://surlejournalisme.com/rev>

guerre ; on recense, pour ces trois guerres réunies, un contingent d'une cinquantaine de journalistes français et plus de six cents correspondances.

Dès la guerre de Crimée, et tout au cours du long XIXe siècle, des artisans de la presse, plongés au cœur de l'évènement, ont informé périodiquement le lectorat hexagonal des faits accomplis sur les lieux d'affrontements militaires. Allant ici et là, carnet de notes à la main, à la rencontre de l'actualité de guerre, ces « correspondants spéciaux » ont contribué instinctivement à tracer les contours d'une pratique qui, jusqu'au tournant du vingtième siècle, résistera à se constituer en profession autonome.

Alors qu'en Angleterre, le métier se conçoit à partir de 1854, au fil d'efforts organisés, notamment grâce aux contributions de William Howard Russell (Palmer, 1983) et qu'aux États-Unis il s'impose peu à peu, autour des mêmes années, avec la Guerre de Sécession (Hudson et Stanier, 1998), en France, en revanche, le déplacement du journaliste sur les lieux du conflit est inhabituel. De plus, aucune expertise, aucun savoir-faire spécifiques à la pratique et à l'écriture du reportage de guerre ne sont encore acquis. Ce qui explique la présence, sur le terrain, d'hommes de lettres journallement dévolus à des fonctions aussi variées que celles de feuilletoniste, « fait-diversier », chroniqueur politique, critique littéraire et chroniqueur mondain. Nos recherches antérieures nous ont fait voir que l'actualité de guerre mobilise initialement les efforts des journalistes inexpérimentés sur le terrain, qui, aux côtés de « reporters-illustrateurs », tentent au mieux de leurs moyens de transmettre le récit d'évènements vécus, au plus près de leurs surgissements et des émotions brutes qu'ils suscitent. Ces journalistes traquent les faits sur place, les percevant, les entendant ou les recevant d'autrui avant de les transmettre, malgré les contraintes et obstacles inhérents à l'élaboration d'une écriture médiatique en phase avec l'actualité. Leurs textes témoignent encore de préoccupations littéraires, revêtent une forme dans la tradition de l'épistolaire et intègrent des codes des modèles dominants du journal de l'époque puisque leurs auteurs se trouvent, pour la plupart, au point de jonction de la chronique, de l'étude de mœurs et du récit de voyage qu'ils pratiquent abondamment. Toutefois, la mise en partage des événements sur une base quasi journalière induit un nouveau rapport à l'information et au temps, auquel ces pionniers du journalisme de terrain se voient confrontés (Thérenty, 2007).

Notre intérêt immédiat consiste donc à examiner les traces de sociabilité dans ces premières correspondances de guerre, afin d'en repérer les caractéristiques les plus significatives, d'en cerner les variations les plus importantes, pour ensuite

montrer en quoi les interactions mises en scène dans ces reportages permettent également de penser l'identité du reporter tant dans sa dimension singulière que dans sa dimension collective. Notre hypothèse est que ces représentations participent de l'élaboration de « l'ethos collectif » du reporter de guerre, c'est-à-dire qu'elles infléchissent une image de groupe, « *produite dans l'interaction, à l'aide de laquelle se positionner par rapport aux autres groupes* » (Amossy, 2010 : 161), vue comme préalable à la construction d'une identité sociale ; ces représentations contribuent à induire une conception de la pratique du reportage ayant partie liée avec un lent processus de légitimation et de reconnaissance, qui connaîtra une étape cruciale avec la création de premiers mouvements associatifs autour des années 1880.

PRÉSENTATION DU CORPUS ET APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE

Précisons d'abord que notre étude vise un corpus d'articles tirés de journaux et de revues parisiens donnant une place importante aux actualités politiques nationales et étrangères. Nous avons répertorié des reportages issus de publications de toutes tendances confondues, disposant à la fois de moyens techniques, de ressources financières et d'une politique rédactionnelle pouvant favoriser l'apport de témoignages particuliers dans un contenu consacré à l'information étrangère. Outre les principales sources d'informations que sont *Le Temps*, *L'illustration*, *Le Monde illustré*, *Le Siècle*, *La Presse*, *Le National*, *Le Gaulois*, *Le Figaro*, *Le XIXe Siècle* et *Le Journal des débats*, notre corpus s'est également constitué, pour la période qui nous intéresse, à partir de sources plus inédites, dont l'intérêt, d'ordre ponctuel, est spécifiquement lié au contexte exceptionnel de la guerre franco-prussienne. Nous pensons ici à *L'Opinion nationale*, au *Rappel*, au *Paris-Journal* et à *La France*. Ajoutons que les reportages retenus pour cette étude sont majoritairement signés, bien que la signature ne permette pas de garantir l'identité véritable de son auteur, qui s'abrite parfois sous un pseudonyme. Quelques cas d'exception ont toutefois été retenus, puisque des travaux antérieurs (Palmer, 1983) rendent désormais possible l'attribution de la paternité d'articles anonymes à des journalistes reconnus, notamment ceux du journal *Le Temps*. Autre particularité : ces reportages ont assuré un relais d'information régulier et soutenu avec la rédaction du journal qui les accueillait. Dernier élément : notre analyse s'est enrichie de la mise en lien de ces articles avec quelques sources extérieures, tels des Mémoires et Souvenirs de journalistes. On pense notamment aux souvenirs de Jules Claretie

dans la série *La vie à Paris*, qui ont apporté un précieux complément d'information à notre enquête.

À ce propos, notre étude de textes mobilisera des outils et notions tirés de l'analyse du discours permettant de penser la dimension sociale de l'écrit journalistique de même que sa nature performative. La notion de sociabilité, de même que les différents procédés de la « représentation de soi » sur lesquelles se fondent notre approche rendent possible une articulation entre le contenu du texte journalistique, les enjeux qui lui sont liés et fondent sa spécificité, son contexte et sa situation d'énonciation, de même que la dimension du social dont il rend compte et par lequel il est lui-même travaillé. Parmi les « procédés réflexifs » à l'œuvre dans l'écrit journalistique, nous nous intéressons à celui de l'autoreprésentation, notamment à partir de la notion d'ethos, dans le sens où l'entendent Ruth Amossy et Dominique Maingueneau, c'est-à-dire en tant que construction de soi inhérente à tout acte de communication de type performatif, puisque l'énoncé performatif postule implicitement l'engagement de l'instance énonciative à produire un effet sur l'allocataire avec lequel elle entre en interaction. « *Dès qu'il y a énonciation, quelque chose de l'ordre de l'ethos se trouve libéré : à travers sa parole un locuteur active chez l'interprète la construction d'une certaine représentation de lui-même* » (Maingueneau, 2002 : 66). Qu'il s'agisse ici d'une communication écrite, l'ethos, comme effet du discours, repose à la fois sur l'image livrée du locuteur par le discours, ce que Maingueneau appelle le « ton », et qui renvoie à « *une manière de dire et de montrer* », et sur l'image préalable du locuteur hors du discours, qui elle relève notamment du statut social ou du degré de légitimité du locuteur, et engage une perception antérieure à mettre en lien avec d'autres discours. Sur ce versant interviennent alors les représentations sociales, dont le stéréotype en serait l'expression simplifiée.

VERS UN JOURNALISME D'INFORMATION

Au sein d'un réservoir de représentations du reporter, les rivalités liées à la course à la primeur ont largement masqué les liens de complicité et les marques d'entraide. Les ouvrages sur le journalisme (Fournel, 1879 ; Dubief, 1892 ; Tanneguy de Wogan, 1899 ; Tavernier, 1902), les métadiscours journalistiques (pensons aux articles produits par la presse sur elle-même, par exemple un texte d'Albert Millaud sur le reportage dans le *Figaro* du 6 mai 1886, qui donnera lieu à une réplique de Pierre Giffard reproduite dans *Figaro-ci, Figaro-là*), une certaine veine de la littérature

attentive à la culture médiatique (*Sieur de Va-Partout : souvenirs d'un reporter, Michel Strogoff, La vie des frelons : histoire d'un journaliste, La lumière qui s'éteint*), de même que tout un courant de romans judiciaires (Jules Lermina, Louis Boussonard) ont contribué à faire émerger une figure du reporter, celle d'un infatigable chasseur en quête de primeur :

Quelle lutte éternelle de vitesse, quelle course au clocher, quel steeple-chase fantastique ! À la bourse, au Sénat, à la Chambre, dans les rues, [...], il faut arriver premier ; il n'y a plus de camaraderie qui tienne, on se joue des tours pendables. Entre les reporters de l'Éclair et du Matin, du Figaro et du Temps, quelles rivalités de tous les instants, quels combats héroï-comiques ! (Dubief, 1892 : 78)

Sous la Troisième République, alors que l'enjeu de l'information dans les journaux se porte autour de modalités de communication, le télégraphe est cet objet qui cristallise les ruses, les habiletés, les animosités, et les affrontements entre les journalistes de terrain :

– *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre !... C'étaient les versets de la Bible qu'Harry Blount télégraphiait, pour employer le temps et ne pas céder sa place à son rival. Il en coûterait peut-être quelques milliers de roubles à son journal, mais son journal serait le premier informé. La France attendrait !* (Verne, 1905 : 175)

Or, à ce scénario de rivalités répond un contre-scénario dans les textes qui nous intéressent. Les reportages ici examinés se présentent tous sous la forme de longues lettres ; il s'agit de correspondances acheminées par voie postale, qui cohabitent avec les dépêches télégraphiques dans un rapport de complémentarité des fonctions. La lettre repose sur une subjectivité assumée. Elle apporte détails et précisions, le fait et l'idée s'y développent amplement, et l'action se condense dans une dramatisation à partir de procédés d'intensification et d'amplification. Dans ces écrits, l'aventure personnelle du reporter est superposée à la trame des événements. Il convient ici de préciser que plusieurs travaux novateurs sur l'histoire de la presse au XIXe siècle, examinée selon des perspectives culturelles et littéraires, dont l'ouvrage de synthèse *La civilisation du journal* (2009), ont contribué à mettre au jour la complexité des liens entre le journal et la littérature, liens dont le reportage de guerre des premiers temps rend compte amplement, notamment à travers une forte tendance à la fictionnalisation.

SOCIABILITÉS MONDAINES À FLORENCE

Au cours de l'été 1866, donc, alors que la Vénétie œuvre à s'affranchir de l'autorité autrichienne, on note la présence, sur le territoire italien, d'une dizaine de reporters français. Parmi eux : Jules Claretie (*L'Avenir national*), Victor Noir et Amédée le Faure (envoyés par *La Patrie*), Jules Amigues, du *Moniteur universel*, Charles Floquet et Charles Habeneck du *Siècle* et André Erdan du *Temps*.

Dans ces reportages, les solidarités nouées sur le terrain ne s'annoncent pas frontalement, contrairement à ce que l'on constatera à partir de 1870. Elles se devinent plutôt par petites touches, perceptibles ici et là, en creux, sous la forme d'énonciations succinctes, d'allusions indiquant une situation de compagnonnage. On note toutefois que le reporter se pose de moins en moins en aventurier solitaire, contrairement à ce que laissaient supposer les tout premiers reportages de guerre, ceux de Crimée (1854) et ceux de la seconde guerre d'indépendance italienne (1859). D'évidence, le reporter ne circule que très rarement en territoire étranger sans la compagnie d'un guide et/ou d'un interprète. Or, les premières occurrences d'écrits journalistiques de guerre n'évoquent pas ce travail collectif. Il faut véritablement attendre les reportages de 1866 pour qu'apparaissent les marques d'interactions entre correspondants. S'agissant de remarques allusives de rencontres, de discussions, de partage d'aventures, il convient de préciser qu'au premier examen, sans aucun éclairage extérieur, ces activités peuvent paraître de peu d'importance ; cependant, une fois mises en relation avec d'autres documents, en l'occurrence les mémoires de journalistes, elles acquièrent une autre dimension, et font surgir de manière plus significative une forme de solidarité essentielle au reportage.

Pour ne citer qu'un exemple, mentionnons ce reportage de Jules Claretie, rédigé depuis Florence, le 1^{er} juin 1866. Le journaliste tergiverse alors sur ses intentions de déplacement : « *Je compte aller demain ou après-demain, soit à Bologne ou Ferrare, du côté des camps, soit à Barri et Bartella* » (*L'Opinion nationale*, 1^{er} juin 1866). Puis, dans une lettre subséquente, le 5 juin, il explique avoir modifié ses plans initiaux : « *Au moment où j'allais quitter Florence, écrit-il, on m'a conseillé de ne pas m'en éloigner* » (*L'Opinion nationale*, 5 juin 1866). Bien que banal en apparence, ce changement d'itinéraire dissimule un retournement salutaire, né d'une complicité que les mémoires de Claretie font émerger :

Nous allions, chaque matin, avec Charles Floquet, chercher nos lettres à la Signoria, poste restante, et nous rentrions écrire à l'hôtel

*notre courrier. Floquet voulait suivre surtout l'expédition que Garibaldi projetait sur le Tyrol. J'avais, moi, obtenu un permis de prendre place à bord du vaisseau de l'amiral Persano [...] J'ai conservé l'autorisation qui me donnait le droit d'aller rejoindre la flotte à Barri. « À quoi bon aller si loin ? Traverser toute l'Italie ! me disaient Floquet et Habeneck. On se battra au-delà du Po avant huit jours. » Ce fut pour rester avec mes compagnons que je ne partis point, et, probablement, si j'avais utilisé le laissez-passer, aurais-je pris place sur le *Re d'Italia*, qui coula sous les boulets de l'Amiral Teghetof, avec un ou deux députés italiens, curieux aussi de voir de près une canonnade maritime. (Claretie, 1897 : 28)*

D'autres détails de nature semblable gagnent en intérêt à la lumière de renseignements complémentaires obtenus dans les mémoires et correspondances. C'est le cas d'un petit incident survenu sur la route, relaté le 3 juillet par Victor Noir, impliquant quatre journalistes partis à pied, que Charles Floquet retrace à son tour, et qui, par informations croisées nous permet d'obtenir les noms « *de ces voyageurs et compagnons journalistes* » aux côtés desquels Victor Noir dit avoir été pris pour un espion (*La Patrie*, 3 juillet 1866). À ce propos, il est utile de savoir que ce petit groupe de journalistes parisiens est très solidaire, en 1866, des progrès de l'armée italienne dans sa lutte pour son indépendance et sa liberté. Claretie, Texier, Floquet, Noir, Habeneck et Erdan partagent des idées compatibles sur le plan politique en ce qui a trait à l'avenir de l'Italie. Et ce réseau d'amitiés tire notamment sa cohérence d'une prise de position commune. Mais à l'aube des premiers affrontements, tandis que ces journalistes sont tenus dans l'attente, à Florence, la villa du graveur Marcellin Desboutin devient un important foyer de rencontres et d'échanges. Dans *La curieuse vie de Marcellin Desboutin*, ouvrage consacré à l'artiste, l'auteur Clément-Janin revient sur ce lieu de sociabilités artistiques et intellectuelles que fut la mythique villa Ombrellino :

Pour être plus près des événements, les grands journaux de Paris avaient délégué à Florence leurs meilleurs correspondants : Floquet, Edmond Texier, Charles Habeneck, Jules Claretie, etc., etc., et Jules Amigues. Tous se délassaient des journées brûlantes de la capitale – car Florence était capitale depuis deux ans –, sous les fraîcheurs de l'ombrellino. Georges Lafenestre fit les présentations. (Clément-Janin, 1922 : 41)

Les soirées passées à L'Ombrellino, dans ce lieu de causeries spirituelles, engendrent donc des fami-

liarités, certaines amitiés profondes également, entre Floquet et Claretie, par exemple, qui se prolongent sur le terrain et dont les contours se dessinent discrètement au sein de reportages. Bien qu'elles se concentrent essentiellement sur les événements de la guerre, ces correspondances ne sont pas exemptes de marques plus triviales, plutôt tournées vers la vie sociale, encore imprégnées de l'esprit de la chronique. Nombreux sont ces correspondants qui pratiquent l'art spirituel de la chronique au quotidien. À cet égard, la chronique, genre noble et dominant du journal sous le Second Empire, constitue un modèle discursif prégnant pour le reportage de guerre des premiers temps. Nous avons esquissé cette piste de recherche dans un précédent mémoire intitulé *Poétique et fictionalisation du reportage de guerre sous le Second Empire* (Université Laval, 2011), que nous comptons creuser davantage dans une thèse consacrée notamment à la protohistoire du reportage de guerre. Nous supposons que le genre de la chronique, tel que pratiqué par ces pionniers du reportage, recèle un ensemble de procédés discursifs, notamment la présence marquée du sujet écrivain, permettant une fonction médiatrice également opérationnelle par le reportage des premiers temps. À l'instar de la chronique, le reportage de guerre prend en charge une pluralité de voix suggérant la communauté villageoise comme le microcosme militaire, sur les attitudes et les conduites desquels se porte son regard. Un autre rapprochement est aussi à établir dans le statut accordé à la rumeur par ces deux types d'écrits. Les premières correspondances de guerre s'inscrivent autant dans le registre de la voix que dans celui du regard. Dire et voir sont ici les deux pôles complémentaires autour desquels s'organise le discours journalistique. Un discours qui, remarquons-nous, hésite encore entre la posture du reporter à la poursuite de la vérité et celle du chroniqueur à l'affut des bruits. Aussi, n'est-il pas étonnant que les manifestations de sociabilité observées dans ces textes soient encore frappées d'un caractère mondain. Les correspondants font l'expérience d'un être ensemble au sein d'un microcosme, d'une petite élite intellectuelle et artistique plutôt charmée par la part d'aventure attendue d'une telle mission sur le terrain. L'attention portée, dans ces textes, au vécu collectif, rend compte de l'imprécision de la nature, du rôle et de la valeur de la pratique du reportage de guerre d'un point de vue journalistique. Plus qu'inhabituelle, cette action sur le terrain s'avère inédite pour la plupart de ces « hommes de plumes », qui la saisissent comme une opportunité exceptionnelle, contrastant singulièrement avec les tâches journalistiques dans lesquels ils sont absorbés au quotidien. Le type de conflit, de cette campagne italienne concentrée en quelques points géographiques, aux abords de Venise, Bologne et Florence, notamment, prête également à ces sociabilités plutôt récréatives.

LE REPORTAGE COMME AVENTURE COMMUNE

Il en va autrement pour les correspondances de la guerre de 1870, qui mettent en scène et contextualisent pourtant plus volontiers les rapports de connivence entre reporters français. Pour ces correspondants de guerre, l'observation d'un conflit qui a cours sur leur propre territoire, dans un contexte exceptionnel d'invasion, et qui met en danger la nation, se présente d'emblée comme une expérience déroutante. De même, ces articles font apparaître des enjeux de légitimation visant à justifier une pratique en construction. En outre, les reporters militent pour une présence plus affirmée au plus près du théâtre des opérations et pour un traitement plus juste de la part des autorités militaires, surtout dans un contexte aussi préoccupant, où la censure pèse encore plus lourdement. Il s'agit désormais pour les reporters de faire reconnaître la pertinence de leur rôle d'informateur auprès de la population. Les regards réflexifs portés sur leur propre pratique apparaissent comme un corolaire de cette démarche de validation. Les reporters sont appelés à s'interroger sur la nature de leur fonction en faisant notamment ressortir les caractéristiques qui fondent la spécificité de leur action. Pour Edmond Texier, déjà fort d'une expérience de terrain acquise en sol italien en 1859 et en 1866, il ne fait aucun doute que la contribution du correspondant est nécessaire :

Le public est si intéressé à la grande partie qui va se jouer qu'il a le droit d'espérer que les informations lui arriveront de tous les côtés et qu'il n'en sera réduit à la maigre pitance du bulletin officiel. Rien de moins populaire et de plus suspect qu'un bulletin officiel. [...] Le grand argument, c'est l'indiscrétion. L'ennemi pourrait connaître par les journaux notre plan de campagne. Mauvaise raison. Les journalistes ne sont pas des hommes de guerre ; ils ne cherchent point à pénétrer le secret d'opérations militaires que la plupart du temps ils ne comprendraient pas, ils se bornent à raconter le fait accompli, et cela n'est jamais dangereux. (Le Siècle, 23 juillet 1870)

Outre la fonction patriotique du reportage de guerre, invoquée par bon nombre de correspondants, se profile aussi une conception de la pratique toute destinée à satisfaire l'intérêt du public, qui agite des discussions que l'on voit poindre dans la presse. On peut lire à ce sujet, dans un article du *Figaro* du 31 juillet 1870, les commentaires suivants :

M. Edmond Texier (du Siècle) a soutenu énergiquement que chaque journal devait avoir un reporter muni d'un laissez-passer et attaché

officiellement à chaque corps d'armée [...] M. Texier n'a pas voulu abandonner son idée, il y tenait particulièrement, et bien que M. de Villemessant et plusieurs de ses collègues aient répondu de la bonne foi, de la discrétion et du patriotisme de leurs reporters, bien que les ministres parussent convaincus de la nécessité de mettre l'armée et la nation en communication plus intime par la presse – M. Émile Ollivier n'a pu que promettre de faire connaître au chef de l'État et au major général les vœux de la presse parisienne.

Bon nombre de reporters rendent compte dans leurs textes de la nécessité de faire coexister en ces heures troubles la voix singulière du correspondant à ce discours officiel dont l'ambiguïté inhérente invite d'emblée à la méfiance. Les reporters s'assignent dès lors une tâche d'utilité publique, qui, mise en commun avec celle du bulletin, contribue aussi à faire voir les grandes choses, mais à partir de petits faits. « *C'est la presse qui fait connaître à tous, le dévouement, l'abnégation et le courage de quelques-uns* », écrit Jules Claretie. « *Une guerre sans bruit est une guerre sans gloire. Or, la gloire aujourd'hui, c'est la presse qui la donne. On tombe mieux et consolé quand on se dit qu'à cette vie qui va s'éteindre survivra une mémoire qui ne périra pas* » (Claretie, 1871 : 106).

Dans un tel contexte de profond attachement à la patrie, les reporters font l'expérience de lien de solidarité à travers des interactions mises en scène, où l'esprit d'appartenance à un même groupe social, de même que l'idée de cohésion autour d'enjeux communs se voient renforcées. Il appert aussi que les liens d'échange réactivés dans ces reportages se démarquent des « *imaginaires de la sociabilité journalistique sous le Second Empire, [qui] se déclinent [globalement] autour de représentations de grandes conversations échevelées, véritables matrices de chroniques et prétextes à toute une série de pointes et d'épigrammes* » (Thérenty, 2006 : 46), dans la mesure où ils se dévoilent majoritairement dans l'action plutôt que dans l'échange d'idée ou la joute verbale. De plus, l'action collective exposée au sein de récits dramatisés s'annonce majoritairement en situation de danger et fait ressortir les risques physiques inhérents à la fonction d'observateur. Sans le passeport de l'uniforme, les reporters s'exposent à bien des ennuis. Un exemple nous en est fourni par Émile Cardon, dont le reportage, qui a pour cadre la tour de Woerth, met également en scène un collègue du *Figaro*, le journaliste Henri Chabrilat :

En ce moment, nous eûmes un serrement de cœur et nous nous regardâmes avec Chabrilat. – Ils vont tuer tout le monde, me dit-il. À la

grâce de Dieu, répondis-je. Et nous reprîmes notre calme, pensant à ceux que nous allions laisser derrière nous, mais ayant fait abnégation d'une vie qu'il était matériellement impossible de défendre. On nous appela et nous remontâmes silencieux ; à notre arrivée, une bande de soldats affolés, poussant des cris de barbares se jeta sur nous et sur les maîtres de la maison, nous trainant dans la rue, la baïonnette sur la poitrine ; nous n'avions pas fait deux pas que deux ou trois coups de feu se firent entendre et que des balles sifflèrent à nos oreilles ; comment, en cet instant n'avons-nous pas été lardés, ni assommés, c'est ce que je ne puis comprendre ; une crosse de fusil vint s'abattre sur ma tête, glissa heureusement, ne me faisant qu'une meurtrissure insignifiante, un autre coup m'atteignit à la jambe. – Ich bin redactor of zeitung von frankéich, s'écria Chabrilat, meurtri et assommé comme moi. – Nous ne sommes pas soldats, essayais-je de dire. Les cris des soldats couvraient nos voix, et pour nous faire taire, les coups au visage, sur la bouche, tombaient sur nous. En ce moment, si un de nous avait reçu un coup de baïonnette, si une goutte de sang avait coulé, je suis convaincu que la vue de ce sang excitant l'ivresse des soldats, nous aurions été massacrés sur place. (Le Gaulois, 13 août 1870)

Au-delà de l'éventuelle part d'invention contenue dans cet énoncé, le soupçon d'espionnage qui pèse à répétition sur les reporters jette une tension sur laquelle joue l'ensemble de ces textes. Ce motif, maintes fois réactivé, fonctionne comme une mise à l'épreuve des capacités physiques et intellectuelles des reporters. La chasse à l'information, insiste-t-on, n'est pas sans danger et la présence de collègues au sein de ces textes semble fonctionner comme une preuve supplémentaire de cette condition partagée. C'est essentiellement dans cet espace de mise en scène de soi où le reporter se projette avec des attributs héroïques que les solidarités entre journalistes se dessinent. Pendant ces intervalles, la chasse aux nouvelles n'est plus juste une expérience personnelle, elle se conçoit aussi comme une aventure commune.

On s'aperçoit également que le motif du danger, spécifique à ce scénario narratif construit autour d'une épreuve (exagérée ou non), permet le transfert chez les reporters de traits initialement assignés au soldat. On peut certes voir là une tentative pour atténuer une mauvaise conscience, un sentiment d'impuissance marchant de pair avec un possible embarras propre à celui qui ne peut faire autrement qu'observer les souffrances réelles des

acteurs engagés dans le conflit. N'empêche, le reporter trouve dans l'épreuve endurée le fondement d'une argumentation visant à valoriser son apport sur le terrain. L'emphase mise sur la dimension de risque, montrée comme inhérente à la pratique d'observation, tend à faire valoir certains attributs comme gages de compétence et de sérieux. Ces sociabilités discursives permettent d'échafauder une « scénographie » de la bravoure où la part d'initiative des reporters en tant qu'« hommes d'action » prend son appui sur la nécessité à renseigner de ce qu'ils voient. La notion de « scénographie », ici employée renvoie en quelque sorte « au scénario que le locuteur sélectionne à l'intérieur du cadre fourni par le genre, et qui lui permet de moduler son image », bien qu'elle se trouve en quelque sorte configurée à partir de modèles préalables, en plus d'être largement tributaire des « cadres sociaux et institutionnels préexistants dans la logique desquels elle s'inscrit » (Amossy, 2010 : 37-38).

La persistance d'autres contraintes liées à la situation effective des reporters, pensons aux règles encadrant l'action du journaliste sur le terrain, fait vite apparaître la pratique d'observation comme une problématique centrale au sein des textes. Sur le champ de bataille s'impose une organisation sociale très régulée où les acteurs politiques et militaires occupent une place dominante, et où les liens entretenus avec les journalistes s'inscrivent dans des rapports de forces inégaux. Dans ce contexte d'action, les stratégies discursives de mise en valeur de soi et de sa pratique permettent de répondre à des enjeux de positionnement. Elles visent notamment à jouer d'influence, gagner en crédibilité et instaurer une alliance avec le public, en vue de s'approprier une place au sein de cet espace social.

Partant de ces constatations, il convient de lire ces trajectoires personnelles comme autant d'ébauches d'une image de soi édifiante, visant possiblement à retravailler un ethos préalable plutôt négatif, largement tributaire d'effets produits par des discours dépréciatifs tenus sur le petit reportage.

Les rapports confraternels mis en scène et dramatisés dans ces reportages de guerre consolident les efforts, les mérites et les capacités d'un groupe social dont la valorisation passe notamment par une identification, une preuve de ressemblance avec la figure du soldat, qui, en tant que catégorie sociale remporte déjà les sympathies. « Pour être reconnu par l'auditoire, pour paraître légitime, il faut que l'idée préalable que l'on se fait du locuteur et l'image de soi qu'il construit dans son discours soient en prise sur une doxa, c'est-à-dire qu'elles s'indexent sur des représentations partagées. Il faut qu'elles puissent être rappor-

tées à des modèles culturels prégnants » (Amossy, 1999 : 134). Les qualités militaires accordées au soldat, qu'elles soient justes ou non, se trouvent reportées sur la personne du correspondant qui, partant de ce « schème collectif » (Amossy, 1999 : 136) en tant que paramètre initial, opère certaines variations toujours susceptibles de rencontrer l'adhésion du public. « Si les correspondants ont cette existence cahotée, songez à ce qui attend les soldats », annonce Jules Claretie (1871 : 137), qui, tout en laissant sous-entendre un rapport de ressemblance entre les conditions de vie de chacun, insiste aussi sur leurs écarts. Une tendance inscrite dans le prolongement de ce type de discours consistera à reformuler ce même rapport de compatibilité, en accentuant néanmoins ces différences à l'avantage du reporter :

[...] Les reporters de guerre qu'on nomme aussi correspondants militaires courent des dangers plus fréquents sinon plus redoutables que le soldat, car celui-ci ne rencontre pas l'ennemi tous les jours, il a des repos intermittents, de longues marches et contremarches, il est dirigé par une stratégie de laquelle il ne peut s'affranchir, tandis que le reporter, libre de toute discipline, avide de voir et de raconter, marche au canon avec une hâte joyeuse, et plus l'affaire est dangereuse et chaude, plus il s'empresse d'y courir [...] (Boyer, 1912 : 2)

Outre cette prégnance du référent militaire dans le discours sur soi, il est à noter que les solidarités construites ici permettent d'articuler dynamiquement position individuelle et expérience communautaire. Aussi, l'inscription de ces relations à l'intérieur même des textes est à saisir, croyons-nous, comme une modalité de construction d'une posture collective visant à faire exister une communauté d'individus adhérant aux mêmes pratiques, soumise aux mêmes obligations et subissant des contraintes identiques. À travers ces représentations, apparaissent des manières d'être et d'agir envisagées comme spécifiques à un groupe, un « ethos collectif » à mettre en lien avec une stratégie de justification, de qualification et de reconnaissance du rôle à jouer dans l'espace public.

VERS LA CONSTRUCTION D'UNE PRATIQUE

En avril 1877, le non-respect par les autorités turques d'un accord d'armistice imposé par la Russie à la suite des massacres bulgares, et signé avec la Serbie et le Monténégro, conduit l'Empire russe à déclarer la guerre à la Turquie. Dès le début des hostilités, les instances militaires russes et turques composent avec la présence des reporters de guerre, qui

bataillent pour faire reconnaître leur droit d'action. Un article de *La Petite presse* explique :

Les Russes avaient d'abord résolu de n'admettre presque aucun représentant de la presse étrangère. On leur a fait comprendre que les grands journaux anglais et allemand avaient organisé sur une grande échelle un service de nouvelle venant du quartier général turc, et que la presse européenne retentirait sans cesse et uniquement de récits favorables aux Turcs, sans aucune contrepartie. À la suite d'un conseil de guerre, il fut admis que les correspondants étrangers seraient autorisés à suivre l'armée. Mais on exigea qu'ils eussent à soumettre leurs lettres à la censure de l'état-major. Ils refusèrent net, déclarant que la rapidité était pour la presse une condition absolue et que le public n'aurait aucune foi dans des récits ainsi révisés. (La Petite presse, 14 mai 1877)

À l'évidence, cette présence journalistique constitue un problème récurrent qui, d'un conflit à l'autre, est toujours à renégocier. Mais certains éléments relevant de la logistique militaire, et liés à l'admission des reporters auprès des corps d'armée, marquent tout de même une évolution dans la quête de légitimité de la pratique. Et ce changement va de pair avec la prise en compte du public, dont on entend plus fortement servir les intérêts. À cet intérêt du public, devenu l'un des arguments clés en faveur de la présence des reporters, s'ajoute l'impératif de la vitesse, ici érigé comme critère essentiel dans le processus de communication.

Considérant, en outre, l'inefficacité pratique du laissez-passer à notifier l'identité du journaliste auprès des belligérants, il est alors convenu d'adopter un signe extérieur inédit, en l'occurrence un brassard, qui, dans un cadre bien précis, introduit désormais un élément de distinction effective. De fait, les reporters se savent dûment distingués des autres intervenants sur le terrain. L'exemple suivant est représentatif du changement qu'induisent ces nouvelles dispositions dans les rapports sociaux : « Un de ces messieurs se lève, vient à moi et reconnaissant ma profession à mon brassard, me dit en excellent français, vous êtes correspondant ? » (*Le National* : 17 juillet 1877) Et dans un autre reportage : « Grâce à nos brassards de correspondants, nous avons pu visiter les prisonniers enfermés dans une des salles du Konak » (*République française*, 24 juillet 1877).

Outre sa commodité, le brassard constitue également un signe d'affirmation de soi et d'appartenance à un groupe spécifique. C'est le signe d'une identité

précaire, certes, mais de plus en plus partagée, autour de laquelle peuvent se greffer des critères, des valeurs et des compétences. Ici, le reporter Philibert Bréban commente : « Aussi, je suis fier, et dorénavant les populations étonnées ne me verront plus circuler qu'avec un brassard portant le timbre de l'état-major, les armes impériales et le mot correspondant écrit en russe [...] qui constate que je suis et consacre mon droit de circuler partout librement. » (*XIXe Siècle* : 21 mai 1877)

Dans une large mesure, les reportages de 1877 mettent encore l'accent sur les trajectoires communes. Ces derniers restent fortement tissés de rapports de solidarité, bien qu'ils fassent apparaître des liens plus stratégiques, noués autour d'une mise en commun d'énergie et de ressources. Cette façon de penser les relations entre collègues peut être décelée chez Henri de Lamothe : « Je conclus un traité d'alliance avec deux confrères étrangers, un Suédois correspondant du *Stockholm Dagblad*, et le correspondant du *Fanfulia de Rome*. En réunissant chevaux, mulets, carriole de bagages et voitures, nous finissons, grâce à l'apport de chacun à constituer une association pourvue d'un matériel roulant éminemment respectable. » (*Le Temps* : 10 juillet 1877)

Les liens d'entraide mis de l'avant dans ces textes relèvent pour beaucoup d'une logique utilitaire, ou d'une logique d'efficacité. On constate que les connivences explicitées par les correspondances ont trait essentiellement à des considérations pratiques : « Ici, chers lecteurs, poursuit Henri de Lamothe, je vous dois une profession de foi. Quand je voyage en pays étranger, j'estime que je professe pour mes confrères de la presse française ne me dissimule aucunement les inconvénients d'une camaraderie trop intime avec eux. Mettez deux de nos compatriotes ensemble – et je suis loin d'échapper à la règle générale – ils entameront immédiatement une discussion quelconque, ce qui a l'inconvénient de distraire l'attention du pays et des choses que l'on est venu voir [...] Voilà pourquoi notre trio italo-franco-suédois m'a paru présenter des avantages qu'il eut été difficile de rencontrer dans toute autre combinaison. » (*Le Temps* : 10 juillet 1877)

La confrérie du journal, les complicités nationales, l'idée de communauté d'esprit ne dictent plus uniquement les alliances sur le terrain. À cette tonalité toute fraternelle du lien social, s'ajoutent des interactions plus pratiques, plus stratégiques, avec bénéfices mutuels, articulées plutôt autour d'enjeux pécuniaires et de communication, basées notamment sur les compétences de chacun, dans un but plus spécifique, celui d'améliorer l'efficacité du travail de terrain. Cette nouvelle modalité dans les rapports confraternels peut être vue comme le signe d'une

vision plus claire du métier, puisqu'il est désormais possible de se mobiliser pour penser collectivement de nouvelles stratégies en vue de dépasser la situation vécue sur le terrain, même si, dans les faits, les relations entre les reporters et les instances militaires demeurent problématiques et conflictuelles, comme l'écrit Yvan de Woestyne :

Nous tous qui appartenons à des journaux pour lesquels le principal souci est la satisfaction donnée au lecteur, quel que soit le prix qu'il en coûte, nous tous qui avons dans ce métier difficile et fatigant, acquis une certaine expérience, nous nous sommes réunis en conseil. Cela nous a servi à constater d'abord que nous avons tous été volés par les messagers expédiés par nos soins aux frontières. (Le Figaro : 24 juillet 1877)

Le « nous », considéré ici comme un « élargissement du noyau initial que constitue le moi, et [comme] une ouverture vers l'autre que le pronom pluriel englobe dans la construction d'une nouvelle identité » (Amossy, 2010 : 159), se lie à une inflexion nouvelle donnée à l'ethos collectif. De ce texte se dégage une image de compétence qui tend à impulser une nouvelle vision de la fonction de reporter où l'affirmation d'un savoir-faire commun, validé notamment par « une certaine expérience », concourt à échafauder un ethos collectif de gens capables d'une conduite sérieuse, consciencieuse et responsable. Autres signes d'une prise de conscience collective : l'apparition, dans ces articles, des termes « métier » et « profession », dont l'usage reste toutefois dénotatif. À travers ces propos se dessine également en creux une réflexion sur les conditions de travail des reporters de guerre, visant notamment la défense d'intérêts communs. On voit que la mise en valeur d'attitudes, de comportements et d'un savoir-faire inhérents à une fonction spécifique, entraîne dans son sillage la revendication d'une distinction sociale rendant éventuellement possible la définition d'une identité sociale.

CONCLUSION

Enfin, il est essentiel d'insister sur le fait que les rapports de complicité esquissés ici s'inscrivent dans des contextes de guerres très distincts, dont la nature spécifique imprègne différemment les relations. Les alliances, les amitiés concrétisent un besoin de se rassembler certainement corrélé avec cette situation d'exil, d'instabilité et d'incertitudes vécues par les reporters. Des sentiments partagés de danger, de fatigue, de frustration ou d'incompréhension ; une expérience commune de la douleur, des nécessités communes de déplacement, la recherche

d'un logement peuvent être sources de solidarités temporaires. Les règles militaires qui encadrent la pratique journalistique déterminent également très fortement les conditions d'exercice de la fonction et contribuent simultanément, en tant que force agissante, à la structuration comme à la régulation des rapports sociaux entre journalistes. Ajoutons à l'ensemble de ces facteurs, les affinités politiques, comme les intérêts communs, qui viennent à leur tour teinter les relations. Mais indépendamment du contexte dans lequel ces correspondants opèrent, on constate que les interactions journalistiques inscrites dans leurs textes font figurer une communauté de reporters plongée dans l'action. D'un article à l'autre, les aventures de l'un et de l'autre, les liens que l'un tisse avec l'autre se répercutent et contribuent à révéler tout un réseau d'individus, tout un petit monde social où se découvre une condition à la fois singulière, mais aussi plurielle, visant un positionnement face aux instances militaires, et participant non seulement de la construction de l'identité du reporter de guerre, mais marquant également un sentiment d'appartenance vu comme essentiels dans un processus de valorisation et de reconnaissance effective de la pratique. Si l'enjeu de la professionnalisation apparaît beaucoup plus tardivement, reste que ces scénographies tendent à baliser un parcours vu comme une façon de s'afficher dans l'espace social, et stimulent aussi l'idée d'une « conscience de groupe », vue comme point d'ancrage indispensable à toute quête de reconnaissance collective. Cette « conscience de groupe » est également à considérer comme une étape importante dans l'histoire des associations de journalistes français, puisqu'il est aisé de postuler que la notion « d'esprit communautaire » se pose comme préalable au surgissement de « l'esprit associatif ». De fait, l'avènement d'entités syndicales est alors imminent, comme l'a bien montré Marc Martin dans ses travaux. Ce mouvement, dont on voit l'amorce dès 1878, soit à l'époque qui nous occupe, prendra une nouvelle direction au cours des premières années de la décennie 1880, sous l'impulsion de l'Association des journalistes parisiens qui, à l'inverse de regroupements créés antérieurement sur la base des appartenances politiques, « permettr[a] à ses adhérents de se réunir en une fraternelle association », puisqu'elle aura désormais « pour facteur d'unité exclusif, un critère professionnel d'appartenance à la direction ou à la rédaction d'une entreprise de presse » (Martin, 1986 : 131). On peut ainsi penser que ces nouvelles initiatives révèlent une cohésion professionnelle qui se situe dans la continuité des relations journalistiques dessinées dans nos reportages.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Corpus de journaux : *Le XIXe Siècle, L'Avenir national, Le Bien public, Le Constitutionnel, Le Figaro, Le Gaulois, L'Illustration, Le Journal des débats, Le National, L'Opinion nationale, Le Paris-journal, La Patrie, La Petite presse, Le Petit journal, Le Siècle, La République française, Le Rappel, Le Temps*.
- Amossy, R., 1999, « L'ethos au carrefour des disciplines : rhétorique, pragmatique, sociologie des champs », *Image de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, pp. 127-154.
- Amossy, R., 2010, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Presses universitaires de France.
- Aunay, A. d', 1872, *Les prussiens en France : Sarrebruck - Forbach - Borny - Metz - Gravelotte - Saint-Privat-la-Montagne*, Paris, E. Dentu.
- Boyer, P., 1912, *Aventures de reporters de guerre*, Le Puy-en-Velay, Peyriller, Rouchon et Gamon.
- Claretie, J., 1880, *La vie à Paris. 1880*, Paris, Victor Havaud.
- Claretie, J., 1897, *La vie à Paris. 1896*, Paris, Bibliothèque Charpentier.
- Claretie, J., 1871, *La France envahie (juillet à septembre 1870). Impressions et souvenirs de guerre*, Paris, Georges Barba.
- Clément-Janin, N., 1922, *La curieuse vie de Marcellin Desboutin, peintre, graveur, poète*, Paris, H. Floury.
- Charle, C., 2004, *Le siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, coll. L'univers historique.
- Delporte, C., 1999, *Les journalistes en France, 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil.
- Dubief, E., 1892, *Le journalisme*, Paris, Librairie Hachette.
- Fournel, V., 1879, *Esquisses et croquis parisiens*, deuxième série, Paris, Plon.
- Hudson, M., Stanier, J., 1998, *War and the Media. A Random Searchlight*, New York, New York University Press.
- Kalifa, D., Régnier, P., Thérenty, M.-E., Vaillant, A. [Éds.], 2011, *La civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions.
- Knightley, P., 1976, *Le correspondant de guerre. De la Crimée au Vietnam*, Paris, Flammarion.
- Maingueneau, D., 1999, « Ethos, scénographie, incorporation », *Image de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, pp. 75-100.
- Maingueneau, D., juin 2002, « Problèmes d'ethos », *Pratiques*, n°113-114, pp. 55-66.
- Martin, M., 1986, « La grande famille : l'Association des journalistes parisiens (1885-1939) », *Revue historique*, vol. 276, n°1, pp. 129-157.
- Martin, M., 1987, « Structures de sociabilité dans la presse : les associations de journalistes en France à la fin du XIXe siècle (1880-1910) », *Sociabilité, pouvoirs et société*, Actes du Colloque de Rouen, Publication de l'université de Rouen, pp. 497-509.
- Martin, M., 2005, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert.
- Martin, M., 1997, *Médias et journalistes de la République*, Paris, Odile Jacob.
- Palmer, M. B., 1983, *Des petits journaux aux grandes agences. Naissance du journalisme moderne 1863-1914*, Paris, Aubier, Collection historique.
- Palmer, M.B., 2005, « William Russel, du "travelling gentleman" au "special correspondent", 1850-1880 », *Le Temps des médias*, n°4, pp. 34-49.
- Racine, N., Trebitsch, M. (Éds.), mars 1992, *Sociabilités intellectuelles. Lieux, milieux, réseaux*, Cahiers de L'IHTP, n°20.
- Ruellan, D., 1997, *Les « pro » du journalisme. De l'état au statut, la construction d'un espace professionnel*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
- Spoll, E.-A., 1873, *Metz 1870. Notes et souvenirs*, Paris, A. Lemerre.
- Thérenty, M.-È., 2007, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Seuil, coll. Poétique.
- Thérenty, M.-È., 2006, « De la nouvelle à la main à l'histoire drôle : héritages des sociabilités journalistiques du XIXe siècle », *Tangence*, n°80, pp. 41-58.
- Tanneguy de Wogan, É., 1899, *Manuel des gens de lettres - le journal, le livre, le théâtre*, Paris, Librairie de Paris.
- Tap, P. (Éd.), 1986, *Identités collectives et changements sociaux*, Toulouse, Privat.
- Tavernier, E., 1902, *Du journalisme - son histoire, son rôle politique et religieux*, Paris, H. Oudin.
- Verne, Jules, 1905 [1876], *Michel Strogoff, Moscou, Irkoutsk*, Paris, J. Hetzel.

Fr. Si les premières correspondances de guerre apparaissent dans la presse française sous le Second Empire, celles-ci résultent pour une grande part d'initiatives atypiques. Aucune expertise, aucun savoir-faire spécifiques à la pratique et à l'écriture du reportage de guerre ne sont encore acquis. Alors qu'en Angleterre, le métier émerge avec la guerre de Crimée et qu'aux États-Unis, il s'impose avec la Guerre de Sécession. En France, la pratique tarde davantage à se revendiquer comme telle. Il faut attendre les années 1880 pour que la démarche de « l'envoyé spécial », parti à la rencontre de l'actualité de guerre, engendre une activité d'écriture distincte des autres catégories du journal. Or, ces premiers essais, même encadrés et surveillés par le régime, constituent bel et bien le germe d'une nouvelle pratique journalistique. Et s'il est vrai qu'en France, le reportage de guerre résistera jusqu'au tournant du vingtième siècle à se constituer en profession autonome, lorsqu'on y regarde de près, on constate néanmoins que certains enjeux liés à l'exercice d'observation directe sur le terrain accompagnent l'émergence de liens d'entraide relevant d'une condition partagée, et mettent en lumière les traits spécifiques d'une fonction commune. Ce contexte d'action génère des connivences et engendre des solidarités qui laissent leurs marques au sein même des reportages. Cet article propose donc d'examiner ces sociabilités discursives, comprises en tant qu'expression progressive d'une expérience de groupe, et plus spécifiquement en tant que mode de construction d'un « ethos collectif », vu comme un préalable dans une trajectoire vers un statut social. Au sein de ces reportages de guerre publiés entre 1866 et 1877 apparaissent des modalités de régulation des rapports d'entraide, qui, en tant que forces de cohésion sont à mettre en lien avec l'apparition d'une mobilisation associative, de même qu'avec un lent processus de reconnaissances sociale et professionnelle.

Mots-clés : Sociabilité journalistique, reportage de guerre, ethos collectif, 19e siècle.

En. Though the first war correspondences did appear in the French press during the Second Empire, they were largely marginal endeavours. There still did not exist an expertise or specific set of skills to practice war reporting, in contrast with England, where the profession emerged during the Crimean War, and in the United States during the Civil War. The profession was slow to assert itself in France. It was not until the 1880s that the notion of the «special correspondent» sent to gather war news became a distinct category in newspaper writing. And yet, these first trials, supervised and monitored by the Second Empire regime, were indeed the seeds of a new journalistic practice. And if it is true that war reporting in France resisted becoming an autonomous profession until the turn of the twentieth century, a close look reveals that the earlier challenges related to the exercise of first-hand observation in the field were instrumental in the emergence of cooperation resulting from a shared condition—in other words, a shared function. The battle context generates complicity and solidarity that leave their mark on reporting. This paper proposes to examine these discursive sociabilities, understood as the progressive expression of a group experience, and more specifically as a method of building a “collective ethos” as a prerequisite for creating a social status. Within these war reports published between 1866 and 1877, arrangements appear regulating cooperative relationships, which, as cohesive forces, are related to the emergence of an associative mobilization and the slow process towards social and professional recognition.

Keywords: journalistic sociability, war correspondence, collective ethos, nineteenth century

Pt. Embora os primeiros correspondentes de guerra tenham aparecido na imprensa francesa durante o Segundo Império, eles foram em grande parte resultado de iniciativas marginais. Ainda não existia uma especialização ou um conjunto específico de habilidades aplicadas à prática de jornalismo de guerra, em contraste com a situação na Inglaterra, onde a profissão emergiu durante a Guerra da Criméia, e nos Estados Unidos durante a Guerra Civil. A profissão demorou para afirmar-se na França. Foi necessário esperar até a década de 1880 para que a noção de «correspondente especial», enviado para coletar notícias da guerra, tenha emergido como uma categoria distinta na redação do jornal. E, no entanto, foram estas primeiras tentativas, supervisionadas e monitoradas pelo regime do Segundo Império, que deram origem a uma nova prática jornalística. E se é verdade que a reportagem de guerra na França tenha resistido, se tornando uma profissão autônoma na virada do século XX, um olhar mais atento revela que os desafios anteriores, relacionados ao exercício de observação em primeira mão no campo, foram determinantes para o surgimento de cooperação resultante de uma condição compartilhada – em outras palavras, uma função compartilhada. O contexto de batalha gera cumplicidade e solidariedade que deixar a sua marca nas histórias. Este artigo se propõe a analisar estas sociabilidades discursivas, entendidas como a expressão progressiva de uma experiência de grupo, e mais especificamente como um método de construção de um «ethos coletivo» como um pré-requisito para a criação de um estatuto social. Dentro dessas reportagens de guerra, publicadas entre 1866 e 1877, aparecem disposições regulamentares de cooperação, que, como forças de coesão, estão relacionados com o surgimento de uma mobilização associativa e o lento processo para o reconhecimento social e profissional.

Palavras-chave: sociabilidade jornalística, correspondência de guerra, ethos coletivo, século dezenove.

